61e ANNÉE AOUT 1918

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 à 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

L'Avenir du Spiritisme

(Suite)

IV

Pour tout observateur attentif, la pénétration du Spiritisme dans la science est devenue un fait évident. Il en est de même dans les milieux religieux les plus divers où sa diffusion, pour être moins apparente, n'en est pas moins réelle.

En ce qui concerne l'Eglise catholique, cette affirmation paraîtra téméraire au lendemain des déclarations du Saint-Office, alors que dur

encore la campagne violente menée contre nous par le clergé. Cependant, en dépit de ces attaques, il serait facile d'établir que le Spiritisme s'infiltre peu à peu dans les éléments qu'on pourrait croire les plus réfractaires, les plus orthodoxes.

Ce mouvement fut provoqué, il y a une vingtaine d'années, par Monseigneur Méric, professeur en Sorbonne, dont la revue *Le Monde Invisible* s'occupait exclusivement des sciences occultes. Malgré certaines critiques de pure forme, on pouvait voir que le savant prélat se passionnait pour les recherches de cet ordre. Aussi fit-il école. Il convient de signaler, dans le même sens, le livre de l'abbé Bautain, célèbre par ses conférences de Notre-Dame. On sait que le cardinal Perraud, évêque d'Autun, et membre de l'Académie française, s'appliquait assidûment à l'expérimentation des phénomènes. Il était peu de diocèses où des groupes d'ecclésiastiques ne se livrassent aux mêmes investigations.

Dans notre réponse au chanoine Coubé (1), nous avons reproduit les témoignages d'éminents prélats en faveur du Spiritisme. Nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres. Nous nous bornerons à citer celui du plus célèbre orateur de la chaire catholique depuis Lacordaire, le P. Didon. Dans ses *Lettres à Mlle Th. V...*, publiées en 1902, chez Plon-Nourrit, avec l'autorisation de l'Ordre des Frères prêcheurs, il écrivait :

« Je crois à l'influence divine que les morts et les saints exercent mystérieusement sur nous, Je vis en communion profonde avec ces invisibles, et j'expérimente avec délices les bienfaits de leur secret voisinage. Les siècles ont beau se multiplier, ils n'empêcheront pas les âmes de même race de se visiter et de s'aimer. »

Ajoutons, pour préciser, que, dans son institution d'Arcueil, l'éloquent dominicain aimait à questionner les tables. Nous avons sur ce point l'attestation formelle de notre ami M. Touzard, membre du Conseil supérieur de l'agriculture, qui a participé maintes fois à ces expériences.

Ce mouvement ne s'est pas ralenti, il est seulement plus caché. Aujourd'hui comme alors, on étudie, on expérimente dans le milieu catholique, mais rien ne transpire au dehors. Je continue à recevoir des lettres et des visites d'ecclésiastiques qui m'interrogent sur les problèmes d'outre-tombe.

La pensée et la conscience de beaucoup de prêtres sont agitées par des courants contraires, mais la discipline de fer qui pèse sur elles empêche toute manifestation extérieure. Il ne faut pourtant pas se fier à ce silence trompeur. Le mécontentement couve dans les esprits et l'on sait que les forces trop comprimées produisent parfois des explosions. Ce mécon-

(1) Voir notre brochure *le Spiritisme et les Contradictions du Clergé catholique*, Librairie des Sciences psychiques, 1918.

tentement, causé d'abord par la réaction anti-moderniste contre tous ceux qui voulaient introduire un peu d'air et de lumière dans la sombre geôle de l'Eglise romaine, s'est encore accru au cours de la guerre. L'attitude du Saint-Siège contrastant avec le dévouement patriotique du bas clergé a soulevé l'indignation. Les vues de Bossuet, les propositions gallicanes ne sont pas si éloignées de nous et si oubliées qu'on ne puisse les reprendre et les réaliser. L'Eglise de France gagnerait à se détacher d'un pouvoir plus préoccupé de ses intérêts matériels que du véritable esprit de l'Evangile.

***

La campagne anti-spirite, m'assure-t-on, a été suscitée dans le milieu catholique et même dirigée par la Compagnie de Jésus. On y retrouve, en effet, les procédés habituels de cette trop célèbre association. Non seulement les conférences, les brochures, les livres se sont succédés, mais on a jugé bon de mêler à ce programme d'action un escamoteur public qui, sous prétexte d'imiter nos phénomènes sur des scènes préparées à l'avance, s'est livré, contre les spirites, à de violentes diatribes, à de basses calomnies. Il n'a pas hésité à les assimiler à Raspoutine et à les accuser de trahir leur patrie, oubliant sans doute que Raspoutine n'était qu'un mystique religieux et nullement un médium spirite. Il est particulièrement odieux de tenir un tel langage au moment où tant des nôtres sont tombés sur les champs de bataille, en défendant leur pays. Nous pourrions citer parmi les jeunes hommes de talent et d'avenir, fauchés dans leur fleur, Henri Brun, Girod, Viaud et tant d'autres dont les noms nous échappent en ce moment. Quant à la nationalité du calomniateur, qui se dérobe sous un nom étranger, un nom d'emprunt, on ne peut la reconnaître sous un masque derrière lequel on n'aperçoit que distinctement la silhouette de Basile.

Ces sortes de conférences se poursuivent encore actuellement. L'industriel qui les débite en termes vulgaires est un homme dénué d'instruction et de capacité oratoire. Aussi a-t-il soin de déclarer prudemment, au préalable, qu'elles ne sont pas contradictoires. Elles sont surtout peu suivies et les recettes ne couvrant pas les frais, il devient probable que le dit industriel est subventionné par de puissantes mains. Cependant les moyens dont il fait usage sont loin de rehausser le prestige de ceux qui l'emploient. Si l'on considère que sa première tournée dans le Midi coïncidait avec celle d'un prédicateur en renom qui traitait les mêmes sujets, on ne peut douter d'un accord établi, d'une entente commune. Mais nous serions mal venus à nous plaindre ; en effet, que ce soit l'un ou l'autre qui se fasse entendre dans une ville quelconque, aussitôt la

vente des livres spirites s'accroît sensiblement. Le public veut voir et juger par lui-même.

***

Parlerons-nous de l'ouvrage du chanoine L. Roure : *Le Merveilleux spirite*, publié en 1917 ? C'est un des plus gros projectiles qui aient été lancés contre nous au cours de la campagne catholique ; mais il n'a pas donné les résultats espérés. Glissant silencieusement dans la nuit, il n'a produit aucune explosion et n'a pas atteint le but. L'auteur s'intitule rédacteur aux *Etudes*, œuvre de publicité et de propagande, fondée, chacun le sait, par les Pères jésuites. A la page 12 de son livre, il nous apprend qu'Allan Kardec, depuis peu à Paris, habitait, rue de Sèvres, un immeuble appartenant aux mêmes Pères et ne payait pas régulièrement son loyer. Nous avons là deux preuves des relations étroites de l'auteur avec la Compagnie de Jésus, de qui, seule, il a pu tenir ce renseignement, d'ailleurs suspect.

Il ne faudrait pas chercher dans ce volume les belles pages colorées que savaient écrire l'érudit et sagace abbé Méric ou l'éloquent P. Didon. Le style en est plutôt terne, sec, dénué de charme et de saveur. Sauf quelques critiques fondées, ce qui le caractérise par-dessus tout, c'est la volonté d'incompréhension, l'injustice, le dénigrement systématique, toutes choses qui enlèvent sa valeur à la thèse qui s'y trouve développée. L'auteur ne montre pas l'équilibre, le sain jugement qu'un prêtre devrait posséder pour analyser une science, une doctrine éminiment spiritualistes. Son intention se révèle dans les derniers chapitres, qui sont consacrés à une apologie outrée du catholicisme.

Une fois cependant, son parti-pris cède et un aveu lui échappe devant la puissance de la vérité. Nous lisons, page 297 : « Ce qui a fait la fortune du Spiritisme, c'est qu'il apportait aux âmes inquiètes une réponse d'immortalité ; il promettait aux cœurs en deuil de prolonger leurs relations avec les disparus. Et nous ne nierons point qu'il n'ait donné, de fait, à quelques-uns, des sécurités vainement cherchées ailleurs, des adoucissements à des douleurs jusque-là inconsolées. »

Les arguments de nos contradicteurs catholiques tendent à faire table rase de toutes les preuves et des témoignages scientifiques favorables au Spiritisme. Pour eux, W. Crookes et les savants expérimentateurs qui suivirent son exemple ont tous été trompés, Allan Kardec ne fut qu'un compilateur inventif et besogneux, et tout ce qui peut être réel dans nos phénomènes doit être attribué aux artifices du démon. Ils oublient que c'est du sein même de l'Eglise que se sont élevés les témoignages les plus formels en faveur de la manifestation des défunts. Nous avons rappelé au P. Coubé que depuis Saint-Augustin jusqu'à Lacor-

daire et au P. Didon, un bon nombre de clercs illustres se sont prononcés en ce sens.

Les faits spirites, nous l'avons démontré ailleurs (1), se retrouvent à l'origine de l'Eglise chrétienne et dans tous les siècles de son histoire. C'est dans son commerce avec l'invisible que cette Eglise puisait, en grande partie, sa force morale et son autorité. Mais peu à peu, le soin de ses intérêts matériels lui fit perdre de vue les saines traditions du christianisme primitif. L'Eglise voulut se substituer aux puissances supérieures ; après avoir cherché à accaparer les manifestations d'outre-tombe à son profit, elle finit par les proscrire et le moyen âge nous présente le long martyrologe des médiums et des inspirés. Le prêtre s'est fait l'arbitre des destinées humaines. Il avait cru conduire le monde par la terreur, par la crainte de l'enfer et des supplices éternels. Mais un jour la conscience humaine s'est révoltée contre des allégations qui perpétuent l'erreur au sujet de l'avenir que Dieu réserve à ses enfants. La situation actuelle de l'Eglise, ses échecs, son impopularité sont la conséquence de ses fautes, le résultat de son intolérance et de son éloignement des grandes vérités éternelles.

Quand aux faits spirites, ils ont toujours continué et continueront à se produire en tous milieux pour affirmer la survivance de l'âme, la justice de Dieu et la communion des vivants et des morts. Nulle puissance humaine ne saurait opposer des barrières à cette vie invisible qui nous enveloppe, nous enserre et nous déborde de toutes parts. Les ecclésiastiques éclairés le savent et désapprouvent la campagne présente, car, disent-ils, elle ne peut que se retourner contre ceux qui la mènent. Ceux-ci, en attirant l'attention des fidèles sur ces questions, en provoquent l'étude et l'examen. Ils assurent l'avoir trouvé dans la notion du purgatoire. Ils espèrent que, tôt ou tard, l'avénement d'un pape plus libéral, plus large dans ses vues ou bien un revirement de l'Eglise de France permettront de faire pénétrer dans ce corps affaibli un peu du grand souffle vivifiant de l'Au-delà. La vérité apparaît et se fait peu à peu dans les esprits. Le spiritisme, en effet, n'a rien à craindre de la discussion ni de l'analyse ; il est toujours sorti victorieux des attaques dont il était l'objet. Aussi beaucoup de prêtres, refusant de prendre part à ce conflit, recherchent en secret un moyen de conciliation, le « pont » qui pourra relier deux doctrines jusqu'ici opposées.

***

Les Eglises protestantes, en général, sont plus accessibles que le catholicisme aux influences extérieures, plus ouvertes aux courants de la

(1) Voir notre ouvrage *Christianisme et Spiritisme.*

pensée et de la science. Sans doute, elles ont aussi leurs orthodoxes, leurs piétistes, qui ne sont guère moins intolérants, moins rétrogrades que les jésuites. Mais la pleine liberté qu'on y possède d'étudier, d'interpréter les textes et les idées contribue puissamment au progrès des intelligences.

Depuis longtemps, en Angleterre et en Amérique, les pasteurs ne dédaignaient pas de citer les faits spirites pour démontrer la survivance de l'âme. En France, en Suisse romande, le protestantisme libéral s'imprègne lentement et fortement de Spiritisme. A ce point de vue, notre respectable ami, le pasteur A. Bénézech, de Montauban, doit être considéré comme un véritable initiateur. Rompant avec les routines et les préjugés de son milieu, il n'a pas craint d'affirmer hautement la réalité des manifestations d'outre-tombe. Ses expériences personnelles, les preuves qu'il a obtenues de l'identité des défunts sont relatées en deux volumes, dont son talent d'écrivain, son style sobre et clair ont assuré le succès (1). Dès 1903, il m'écrivait :

« Je pressens que le Spiritisme pourrait bien devenir une religion positive, non pas à la manière des religions révélées, mais en qualité de religion établie sur des faits d'expérience et pleinement d'accord avec le rationalisme et la science. »

Grâce à M. Bénézech, j'ai pu faire, en 1905, à l'Hôtel-de-Ville de Montauban, une conférence sur le Spiritisme devant un public choisi. L'année suivante, ce fut dans le grand amphithéâtre de la Faculté de théologie de cette ville, en présence d'un auditoire d'étudiants, de professeurs, de pasteurs et d'invités. La conférence étant contradictoire, de nombreuses questions me furent posées par les assistants qui paraissaient s'intéresser vivement aux problèmes psychiques. Cette réunion, considérée comme un évènement, eut des conséquences, car j'ai appris depuis que plusieurs étudiants avaient pris le spiritisme comme sujet de leur thèse d'examen.

Le mouvement ne s'est pas ralenti et l'idée spirite continue à se propager parmi les protestants français. Il serait difficile aujourd'hui de fixer le nombre considérable de ceux qui ont adopté nos croyances. Les traits essentiels de la doctrine kardéciste se retrouvent dans la pensée des plus éminents représentants de la religion réformée.

Le pasteur Ch. Wagner, qui vient de passer dans l'Au-delà après une féconde carrière terrestre, était dans ce cas. Il fut aussi, on le sait, l'un des hommes qui exercèrent la plus salutaire influence sur notre temps et sur notre pays. Tout le monde connaît ses livres : *la Vie simple*, *Jeu-*

(1) *Les Phénomènes psychiques et la question de l'Au-delà*, et *Souffrir, Revivre*. Paris, Librairie P. Leymarie.

nesse, *l'Ami*, etc., dans lesquels, par un style coloré, chaleureux, émouvant, il s'élève jusqu'aux plus hautes cimes morales. Et cependant, ces ouvrages ne sont qu'un reflet de cette âme brillante. Pour la juger entièrement, il fallait entendre ses discours improvisés, animés du souffle de l'inspiration. Pacifiste avant la guerre, dans le sens chrétien, son patriotisme s'était réveillé, ardent, dès nos premiers revers. Il est réconfortant de lire ses derniers sermons, où le cri de la souffrance humaine se mêle aux accents de la plus noble foi religieuse.

Ch. Wagner était éloigné de tout esprit sectaire et avait des amis dans tous les camps, parmi les prêtres catholiques, les rabbins et les libres-penseurs spiritualistes. Le Spiritisme ne lui était pas non plus étranger, puisque le 21 février dernier, il m'exposait ses vues dans les termes suivants :

« De toute mon âme je crois à la présence de nos chers invisibles. J'en fais ma société habituelle et je marche environné de leur paisible et souriant cortège. En souvenir d'eux, j'aime à cultiver ce qu'ils ont aimé, et maintenant que tant de jeunes héros ont franchi la barre qui sert de seuil au monde invisible, je considère toute œuvre juste et bonne comme un dépôt qu'ils nous ont laissé et qui devient sacré par leur sacrifice. La sainte société des vivants et des morts, la continuation parmi nous de l'influence de ceux qui nous ont devancés ; la vue sur une ascension des êtres à travers les douleurs, les erreurs, les fautes, vers une clarté supérieure, un achèvement de ce qui ne fait que commencer en nous, tout cela est ma foi vivante et que je prie Dieu de m'augmenter tous les jours. Par l'Evangile largement compris et pratiqué et par toutes ces aspirations que je vous signale, je me sens donc à l'aise près de vous, qui n'excluez personne, qui espérez tout, qui donnez de l'air et de l'horizon lumineux au tableau de la vie. »

***

Depuis les travaux d'A. de Gasparin et du professeur Thury, la Suisse romande n'a pas cessé de s'intéresser aux questions psychiques. En 1892, l'Université de Genève, qui comprend une faculté de théologie protestante, nous invitait à faire deux conférences publiques sur le Spiritisme. Elles eurent lieu les 7 et 10 novembre, dans le grand amphithéâtre appelé l'Aula, et furent suivies d'une troisième conférence au casino Saint-Pierre, où l'on posa les bases de la Société d'études psychiques de Genève. Celle-ci eut longtemps pour président le distingué professeur Daniel Metzger, qui, chose curieuse, et selon un Esprit digne de foi, n'était autre que la réincarnation de Calvin. Les travaux de cette Société sont des plus remarquables ; au moment du Congrès spirite de

Genève, en 1913, elle comptait environ 200 membres, appartenant presque tous à la religion réformée.

Le professeur Th. Flournoy, universitaire protestant, a consacré deux gros volumes à une étude du Spiritisme, qui présente plus de fantaisie que de science impartiale. Il faut reconnaître toutefois que, dans ses *Archives de psychologie*, son scepticisme railleur au début s'atténue peu à peu pour faire place à une réserve prudente ; parfois même à des éloges adressés à des savants anglais, tels que Myers et Lodge.

Son collègue, le pasteur G. Fulliquet, professeur à la Faculté de théologie de l'Université, dans son gros livre intitulé : *Les Problèmes d'outre-tombe*, va beaucoup plus loin. Par exemple, il écrit, page 141 :

« La pensée spirite se montre excellente pour affaiblir l'émotion et la douleur des séparations, pour produire la résignation et l'acquiescement, pour ôter son aiguillon au deuil, pour réconcilier avec la mort. »

L'auteur admet la doctrine des vies successives et de la réincarnation comme une hypothèse « importante et intéressante par ses conséquences et ses applications ». Il s'étend sur ce sujet et dit d'abord, page 252 :

« Une vie unique sur la Terre ne peut certes pas suffire pour procurer à l'âme le développement intégral, l'évolution complète, auxquels elle aspire et elle a droit ; nul n'est parvenu à la perfection, il s'en faut de beaucoup ; il est donc permis de dire que nul n'est au bout de son éducation, de ses épreuves, de ses expériences. Il faut en conséquence que la mort, qui n'a pas le pouvoir magique de tout achever, de tout porter à la perfection, introduise l'âme en une vie nouvelle d'activité et de progrès. »

L'auteur examine ensuite sous quelle forme cette vie nouvelle peut se produire, et écrit :

« C'est sur la terre que l'âme reviendra, en une réincarnation, sous forme d'un homme nouveau, pour y subir une éducation différente et appropriée, mais après un intervalle plus ou moins long de vie spirituelle pure. C'est la théorie des incarnations successives ou de la pluralité des existences terrestres. »

Et plus loin il ajoute :

« Il n'est nullement impossible que la réincarnation sur la Terre fournisse parfois les circonstances les plus favorables. »

M. Fulliquet se rapproche de nous sur d'autres points. Parlant des phénomènes médiumniques, il constate que « par le subliminal, nous sommes en rapport avec tout un monde spirituel. »

Dans certains cas de maladies, « la vie psychique devient plus intense et plus belle, semblant augurer et prédire que la mort ne la menace pas, qu'elle ne saurait l'atteindre. »

A la suite de telles prémisses, on s'étonne de voir l'auteur adopter finalement le point de vue du jour, l'opinion à la mode dans quelques milieux théologiques protestants, c'est-à-dire la théorie de Sabatier sur l'immortalité facultative. D'après lui, toutes les âmes ne subsistent pas après la mort, mais seulement celles qui sont parvenues à un état suffisant de « cohésion » des facultés et de la conscience. Or, cet état ne pouvant être réalisé qu'à un certain degré d'évolution, après une série d'existences, il en résulterait que la plupart des âmes jeunes, créées récemment, disparaîtraient et que, d'un seul trait, une grande partie de l'humanité posthume serait supprimée. Voilà à quel résultat aboutit une conception purement imaginaire qui ne s'appuie sur aucune preuve, sur aucun contrôle.

Il est évident que M. Fulliquet a voulu tenir compte des vues et des sentiments qui règnent autour de lui, ménager les intérêts ou les sympathies et maintenir les bonnes relations. Ayant étudié le Spiritisme dans les groupes lyonnais, il est fixé sur ce sujet, mais n'a pas osé affirmer pleinement et hautement ce qu'il pensait tout bas. Peut-être regrettera-t-il un jour de n'avoir pas suivi le bel exemple donné par Bénézech ou par Ch. Wagner. Quoi qu'il en soit, nous devons noter ses velléités de franchise et approuver ses bonnes intentions.

On le voit, en bien des milieux, la mentalité des hommes d'Eglise est travaillée par le Spiritisme. Malgré les résistances et les obstacles, sa lumière se glisse lentement mais sûrement à travers le dédale et l'obscurité des dogmes.

Le Spiritisme étant la forme et l'expression du monde invisible, représente la plus vénérable des traditions philosophiques et religieuses, la vérité la plus ancienne comme la plus moderne. Il est la source d'où toutes les religions sont sorties, la source où elles doivent se retremper, se régénérer, aux heures de décadence, et puiser une vie nouvelle. C'est le secours du ciel à la Terre, le procédé par lequel la pensée et la science s'acheminent vers une synthèse dont les faits médiumniques seront la base ; les hauteurs de l'évolution, le couronnement, et dont l'enseignement reflètera tout ce qui fait la beauté éternelle de l'âme et du monde.

(*A suivre.*) LÉON DENIS.

Tous dans la mêlée

Je ne puis résister au désir de relater ici quelques souvenirs personnels parce que, complétés par une communication récente, ils montrent comment, après le noble sacrifice de leur vie, nos héros continuent encore la lutte dans l'Invisible, soutenant aux heures les plus difficiles ceux qui restent, leur communiquant une force invincible, et les guidant sûrement vers le triomphe de la Justice et de la Liberté.

C'était au moment de la sauvage agression dont la France a été victime.

Dès le premier jour de la mobilisation, j'eus à loger chez moi un capitaine, un lieutenant et un sous-officier appartenant tous trois à une batterie d'artillerie dont les hommes étaient répartis dans le village voisin, à peine éloigné de 200 mètres. Une annexe de l'habitation servait de magasin d'habillement. Toute la journée, c'était un va et vient continuel de réservistes qui, arrivés en civils, sortaient de là complètement équipés, transformés en militaires dont l'allure faisait plaisir à voir.

Le matin, dans un vaste terrain situé entre la maison et le village, des cavaliers se livraient à des exercices à cheval. L'entrain était extraordinaire.

Provoquée depuis longtemps, la France avait été injustement attaquée par une puissance de proie. Fort de son bon droit, chacun avait confiance.

Quelques jours après, les canons étaient alignés sur le champ de manœuvre improvisé.

Le soleil d'août resplendissait dans un ciel extraordinairement lumineux.

A tout moment, des trains bondés de soldats passaient, se dirigeant vers la frontière, salués d'acclamations enthousiastes.

L'équipement de notre batterie se poursuivait activement.

Le capitaine surveillait tout d'un œil exercé, mais, très paternel. Il ne négligeait aucune occasion de placer à propos une de ces paroles qui donnent du cœur aux hommes, et leur font accomplir sans peine les efforts que l'on attend d'eux. C'est par lui que, pour la première fois, j'entendis donner le nom de *poilus* aux réservistes qui, la plupart, arrivaient avec la barbe ou de fortes moustaches. Cette désignation

s'étendit rapidement à toute l'armée française ; tous nos soldats, jeunes ou anciens, voulurent être des poilus, et le mot a été, depuis, suffisamment illustré par eux.

Le capitaine Le..., fut donc mon hôte pendant une dizaine de jours.

C'était un homme jeune, grand, svelte, la moustache brune et les cheveux taillés en brosse, le visage légèrement hâlé par la vie au grand air, excellent cavalier, beau type de soldat et très distingué.

Un sentiment de vive et réciproque sympathie s'était promptement établi entre nous. Nous causions, naturellement, de la grande lutte qui commençait, et de l'issue de laquelle allait dépendre, peut-être, l'existence de notre chère Patrie.

Le capitaine gardait son calme ; je comprenais qu'il ne se dissimulait pas les difficultés de la tâche ; il restait grave, mais je le sentais confiant, et très énergiquement résolu.

Le moment du départ arriva.

Le 11 août, par une matinée superbe, toute la batterie était rassemblée sur le terrain de manœuvres. Le village tout entier était aussi venu là. Les militaires étaient couverts de fleurs. Une forte émotion étreignait toutes les poitrines.

Une délégation de jeunes filles s'approcha du groupe formé par les officiers sur le front de la batterie, et l'une d'elles, au nom de tous les habitants du village, lut ces quelques vers qui venaient d'être faits à cette intention :

Vous partez, fiers soldats, pour défendre la France,
Vous êtes son orgueil, toute son espérance ;
Vous vaincrez le Germain qui, pour suprême affront,
A rêvé de poser son pied sur notre front!
Le lourd Germain qui croit, dans sa haine en furie,
Qu'on peut anéantir notre France chérie!...
Oui, contre vous viendront se briser ses efforts,
Oui vous triompherez, vous serez les plus forts,
Car vous êtes le Droit, le Droit que rien n'efface,
Et vous délivrerez la Lorraine et l'Alsace !
Tels sont les vœux ardents qui font vibrer nos cœurs...
Partez, soldats du Droit, vous reviendrez vainqueurs !

Ce fut le capitaine Le... qui répondit, et, au nom de la batterie, remercia chaleureusement la population de la cordiale et patriotique sympathie qu'elle n'avait cessé de témoigner à tous, officiers et soldats, pendant leur séjour dans le village.

Puis, les officiers étant montés à cheval, un commandement retentit, la troupe se mit en marche soulevant la poussière sous les ardents rayons

du soleil, et, encore acclamée par la foule, disparut à un tournant du chemin.

Combien en reviendrait-il, de ces braves qui, forts de leur bon droit, sans forfanterie comme sans faiblesse, allaient se jeter dans la fournaise pour arrêter l'envahisseur?

Oui, combien en reviendrait-il? Cela, ils ne se le demandaient pas. Ils partaient, nos poilus, sachant ce que la France attendait d'eux ; ils n'écoutaient que la voix du grand devoir ; il fallait repousser les barbares, et, par le chemin de la gloire, ils allaient à la victoire ou à la mort.

Lorsque, au moment où il se mettait en selle, je serrai pour la dernière fois la main au capitaine Le...lui souhaitant bonne chance et un glorieux retour, il me répondit simplement : *Nous ferons tout ce que nous pourrons.*

Moins d'un mois après, il tombait mortellement frappé à son poste de combat d'où, à découvert, sans aucun souci du danger, calme, intrépide, il dirigeait le tir de sa batterie.

J'en fus profondément affligé, et je conservai de ce charmant homme qu'en si peu de temps j'avais appris à estimer et qui était devenu mon ami, un incessant et très affectueux souvenir.

J'appris par le livre d'Henry Bordeaux : *Trois Tombes*, lorsque cet ouvrage parut, que le capitaine Le...avait été inhumé dans le petit cimetière de Souilly, un bourg de la Meuse à quelque distance de Verdun.

Et, de plus en plus, son souvenir envahissait mon âme; je sentais sa présence, à tel point que j'eus l'impression qu'il désirait communiquer avec moi, et que je me promis d'évoquer l'Esprit ami, à la première réunion à laquelle j'assisterais.

L'occasion ne tarda pas à se présenter, et tout dernièrement, le capitaine, répondait à mon appel par les quelques mots que voici :

— Je suis vos travaux... ils m'intéressent.

Puis, la planchette, quittant la table alphabétique, se mettait à décrire, sur place, des circonvolutions dans lesquelles je crus distinguer un simulacre d'écriture. Un crayon ayant été adapté à la planchette, immédiatement le nom du capitaine était tracé en toutes lettres, suivi de cette indication :

— J'écrirai demain.

Et le lendemain, par l'écriture, nous recevions cette communication :

— Je vous ai promis hier d'écrire. Je m'intéresse à vos travaux et les suit très attentivement. Comme vous, je crois que le spiritisme que vous vous efforcez de faire connaître en y consacrant votre vie, est appelé à un grand avenir. Quelle consolation pour les affligés, quel soutien pour les faibles ! Quelle aide pour toutes les bonnes volontés ! Au front, où je

suis bien souvent, et vous en comprenez la raison, il fait un nombre énorme d'adeptes. Que de jeunes soldats revoient dans ce qu'ils croient tout d'abord un rêve, le jeune combattant fauché la veille ! Que de jeunes poilus disent à ceux qui sont restés debout : « Mais nous luttons plus fort que jamais et nous sommes invulnérables. Regardez nous, nous sommes la phalange mystérieuse qui vous guide à la victoire ; nous avons à notre tête toutes les gloires françaises ; ils sont tous là pour combattre l'ennemi et soutenir vos forces !... Courage, la France ne peut périr, la France sortira victorieuse et grandie de cette lutte homérique et vous rentrerez dans vos foyers couverts de lauriers . »

— Voilà, cher ami, ce que disent, à ceux qui restent, les soldats que vous pleurez bien à tort. Nous sommes déjà dans la gloire, dans l'apothéose prochaine. Oh ! ne doutez pas de la victoire ; nous la voyons, nous la sentons ! LE..

Ainsi, une fois de plus, nos chers invisibles nous assurent que, plus vivants que jamais, ils continuent de combattre à nos côtés pour la défense du droit, de la Justice et de la Liberté ; qu'ils soutiennent, qu'ils enflamment le courage de ceux qui poursuivent la lutte, et qu'ils les entraînent vers la victoire qui sera la récompense de leurs efforts. Ils nous répètent encore que dans cette tâche, les anciens, depuis ceux de la vieille Gaule, sont avec eux, et que tous restent dans la mêlée sous la direction de nos plus grandes gloires des siècles passés. Ils viennent aussi, parfois, consoler, réconforter ceux de l'arrière, les parents, les amis, qui ne pourraient que pleurer...

Voilà les belles vérités que le Spiritisme a pour mission de faire connaître.

Non, ils ne sont pas perdus. Nous les retrouverons, nous les rejoindrons dans le monde invisible, et la France, sauvée par nous tous, ne périra pas !

KERMARIO.

Le Subconscient[1]

Qu'est-ce que ce subconscient dont le nom reparaît constamment dans l'étude des phénomènes psychiques? On pourrait le comparer à un personnage de haute renommée auquel le public, toujours un peu naïf quoique immodérément critiqueur, suppose des connaissances ou des pouvoirs illimités, parce qu'il s'est distingué dans une spécialité. Des

(1) Voir les numéros de mai et de juillet.

qualités éminentes, il est juste d'en convenir, justifient, en partie du moins, son crédit. Ses encenseurs s'autorisent d'une catégorie très importante de faits surprenants, qu'il suffit à expliquer, pour étendre son action à tout le domaine du merveilleux ; ils déploient quelquefois dans cette tentative assez d'ingéniosité pour donner une forte apparence de vérité aux théories les plus invraisemblables.

Envisageons de près cette espèce de démiurge, autant que possible sans aucun parti-pris, car on ne gagne, à dépasser la mesure, que de s'aveugler soi-même en rebutant les contradicteurs.

Partons, pour aller jusqu'à lui, du conscient, afin de le mieux caractériser par le contraste. Nul besoin d'être un psychologue pénétrant pour constater en soi l'existence de facultés qui constituent l'homme normal, les cinq sens, l'intelligence, la mémoire, l'imagination, le cœur, la volonté, tout un ensemble d'impressions et d'idées réunies et combinées dans une personne ayant le don de se replier sur elle-même et de s'observer. Si vous cherchez à approfondir le fonctionnement de cet organisme très compliqué, votre esprit est exposé à errer dans le brouillard ; cependant vous savez, à n'en pouvoir pas douter, qu'il y a là tout un monde qui tombe sous le contrôle de votre entendement, bien que vous soyez incapable de mener très loin vos investigations. C'est une région plus ou moins éclairée, selon le degré de réflexion qu'il vous est donné d'atteindre. Vous accomplissez sans cesse des actes où se manifeste la consciente intervention de votre volonté ; mais, en même temps, que de mouvements de l'âme et du corps se produisent en vous sans que vous en soyez informé ! Ici nous sommes dans le domaine de l'automatisme dont il vous est permis d'amener une partie sous le regard de l'esprit. Il y a une certaine quantité de phénomènes physiques, intellectuels et moraux sur lesquels vous avez d'abord concentré votre attention et qui, par l'effet de l'habitude, ont insensiblement glissé du conscient dans l'inconscient. Vos doigts, par exemple, se posent avec agilité et précision sur les touches d'un piano, sans le concours des yeux ; pour en venir à cette sûreté dans l'exécution, quel long apprentissage n'a-t-il pas fallu ! Il vous est toujours loisible d'arrêter votre pensée sur cette opération, en vous exposant à gâter votre jeu. Tous ces actes, réfléchis ou instinctifs, relèvent de l'expérience ordinaire : aucune contestation sur ce point.

De la région où s'exercent nos facultés normales passons à une autre sur l'existence de laquelle on n'est pas d'accord. Il en a été parlé à toutes les époques et, de nos jours, vous rencontrez des gens, même parmi les intellectuels, qui, avec des ménagements par crainte du ridicule, vous entretiennent de phénomènes extrêmement curieux, rêves prémoni-

toires, cas de clairvoyance et de télépathie, bruits insolites, mouvements d'objets sans contact, apparitions ; on sait la place occupée par les maisons hantées et les histoires de revenants dans l'imagination populaire. Ce sont en général pour les esprits dominés par le sens commun des contes de vieille femme, et, comme les narrateurs sont trop souvent incapables d'une critique sévère, ce jugement défavorable semble justifié. On devrait pourtant s'étonner de l'universalité de ces récits et se demander s'ils n'ont pas un fondement dans la réalité. Ce qui caractérise ces faits, insuffisamment contrôlés jadis et pour ce motif relégués parmi les innombrables produits de la superstition, c'est d'être extraordinaires, intermittents, isolés.

Or le discrédit qui pèse sur eux commence à devenir moins lourd, depuis que des savants très autorisés, après avoir pris les précautions les plus minutieuses pour n'être point trompés, se portent garants de leur authenticité. On en vient à admettre que les facultés normales dont l'activité engendre des résultats indéniables sont accompagnées de facultés latentes d'où proviennent par saillies chez des individus exceptionnellement doués, des phénomènes dits supranormaux. Représentez-vous un homme d'humble condition, loge pauvrement à un rez-de-chaussée, sous les pieds de qui serait enfoui, sans qu'il s'en doutât, un magnifique trésor. Le cas, assure-t-on, s'est présenté. Eh bien, il existe en nous une sorte de sous-sol, ignoré de la plupart des hommes, si étrange, que nous sommes émerveillés quand les fragments des richesses qu'il recèle nous sont revélés : C'est la région du subconscient qui s'étend mystérieuse, encore à peu près inexplorée, vaguement entre vue sous celle du conscient qui nous apparaît tantôt en pleine lumière, tantôt voilée mais incontestablement réelle.

Les faits sur lesquels on se fonde pour en affirmer l'existence constituent désormais un ensemble impressif : en voici un exemple entre mille emprunté aux surprises de la mémoire, sans cesse enrichie de connaissances acquises spontanément ou avec effort, et capable d'en emmagasiner à notre insu qui sont destinées à rester dans l'ombre, à moins que, sous l'influence d'une modification pathologique de l'organisme, elles n'émergent d'une manière stupéfiante. Taine, dans son livre *De l'intelligence*, tome Ier, page 133, rapporte ce qui suit :

« Plusieurs médecins ont cité l'histoire d'une fille de vingt-cinq ans, très ignorante et ne sachant pas même lire, qui, devenue malade, récitait d'assez longs morceaux de latin, de grec et d'hébreu rabbinique, mais qui, une fois guérie, parlait tout au plus sa propre langue. Pendant son délire, on écrivait sous sa dictée plusieurs de ces morceaux. En allant aux informations, on sut qu'à l'âge de neuf ans, elle avait été recueillie

par son oncle, pasteur fort savant, qui se promenait d'ordinaire, après son dîner, dans un couloir attenant à la cuisine et répétait alors ses morceaux favoris d'hébreu rabbinique et de grec. On consulta ses livres et l'on y retrouva, mot pour mot, plusieurs morceaux récités par la malade. Le bourdonnement et les articulations de la voix lui étaient restés dans l'oreille. Elle les avait entendus comme elle les avait récités, sans les comprendre. »

Voilà donc des fragments de trois langues, absolument inconnues du sujet, enfermés dans le cerveau de celui-ci et dont on n'aurait jamais eu le moindre soupçon, si la maladie n'avait en quelque sorte levé la clenche qui les retenait captifs dans le subconscient. Abordons maintenant la région du rêve. Vos rêves sont ordinairement des images ou des idées de l'état de veille groupées dans un assemblage incohérent, quelquefois combinées de manière à former des scènes ou des raisonnements logiques, tantôt si complètement effacées à l'instant du réveil que vous faites en vain des efforts pour les rappeler, tantôt si fortement gravées dans votre esprit que vous pouvez pendant longtemps en évoquer les moindres détails. Vous avez l'impression qu'il se produit, sans l'intervention de la volonté, un travail dans le cerveau comme dans un laboratoire obscur. On cite des exemples célèbres d'auteurs qui, dans le sommeil, ont composé des pièces de vers, ont résolu des problèmes impuissants à aboutir, qu'ils avaient élaborés, avant de s'endormir. Mais, phénomène beaucoup plus surprenant, des personnes ont vu en rêve des évènements se passant au loin ou ont eu le pressentiment très net de l'avenir. Ces cas de clairvoyance et de prémonition font supposer en nous l'existence de facultés latentes. En voici un exemple raconté par Mme Sarah Bernhardt :

« Je me trouvais en Amérique au cours d'une longue traversée, je rêvais que mon fils, resté à Paris, venait d'être victime d'un accident, et qu'il avait été mordu par un chien enragé... Au réveil, mon inquiétude fut extrême. Je télégraphiai pour savoir — chose folle, n'est-ce pas ? mais toutes les mères comprendront cette angoisse insensée — pour savoir si mon fils ne courait pas quelque danger. La réponse ne se fit pas attendre : mon rêve, point par point, se trouvait exact ! Il avait dû se produire à peu près au même moment que l'accident. Heureusement on me donnait de bonnes nouvelles : les vêtements que portait mon fils l'avaient tout à fait préservé des horribles conséquences de la morsure... Pour tous ceux qui me sont chers, j'ai eu ainsi de véritables presciences, tantôt douloureuses, tantôt favorables, toujours émouvantes... »

Ce phénomène de seconde vue se produit aussi chez des personnes éveillées. Qui ne connaît le cas de Swedenborg ? L'illustre minéralogiste,

étant, un soir, chez des amis, à Gothembourg, vit un incendie éclater à soixante kilomètres, à Stockolm, dans le voisinage de sa maison d'habitation. Il en suivait avec anxiété les phases et ne se calma que lorsqu'il fut éteint. Deux jours après, on reçut des renseignements qui établissaient l'exacte vérité de cette vision. Ce phénomène ainsi que le précédent ne saurait s'expliquer par le jeu des facultés normales ; il faut recourir encore au subconscient, de même qu'en psychométrie. Donnez à un voyant un objet ayant appartenu à une personne dont il n'a jamais entendu parler ; il la décrit, non pas en détail, mais dans ses traits généraux, physiques ou intellectuels, comme s'il y était resté quelque chose d'elle-même. Le psychomètre pourra ressentir des maux dont cette personne est atteinte, témoin ce fait rapporté à la page 66 de l'ouvrage de M. Duchatel, *Enquête sur des cas de psychométrie*. « Le sujet, M. Ph... se trouvait à plus de 600 kilomètres de la personne, Il dit : « Sensation « dans le côté gauche du ventre d'une douleur aigüe » ; le psychomètre porte sa main à l'endroit indiqué, et cela est d'autant plus remarquable qu'il manque, en qualité de psychomètre mâle, de l'organe correspondant au siège de la douleur qu'il paraît ressentir ».

Le phénomène de dédoublement étonne encore plus. Arrêtons-nous à un cas rapporté par M. Delanne, pages 267 et suivantes du premier volume de son ouvrage *Les apparitions matérialisées des vivants et des morts*, le plus complet et le plus autorisé qu'il y ait sur ce sujet. Le récit est très long et nous ne pouvons pas songer à le reproduire intégralement ; il nous suffira, pour le but que nous poursuivons, de le réduire à ses traits principaux. Le narrateur est Stead qui a laissé en Angleterre une grande réputation de journaliste ; nous avons affaire à un témoin se recommandant par le caractère autant que par le talent, incapable de rien avancer dont il ne soit pleinement persuadé après s'être prémuni contre toutes les causes d'erreur. Le fait se passe dans un lieu de culte, devant plusieurs centaines de personnes, un dimanche soir, le 13 octobre 1895. M. Stead, assis au premier rang dans la galerie, aperçoit une personne en noir glisser rapidement le long de la nef et prendre place près du chœur, pendant qu'on chante le premier hymne. Quel n'est pas son étonnement de reconnaître une dame qui, très malade, lui avait formellement promis de ne pas s'exposer, en sortant, à aggraver son état ! Ce manque de parole l'irrite d'abord ; bientôt l'inquiétude le domine, car elle a l'air si égaré, le teint si livide qu'il craint de la voir tomber sans connaissance avant la fin du service. Elle ne se tient pas debout contre l'usage pendant le chant ; elle reste seule assise. Un membre de la congrégation lui offre un livre de prières qu'elle prend sans l'ouvrir ; l'ouvreuse lui en présente ensuite un autre qu'elle laisse sur l'appui devant elle.

Pendant le second et le troisième hymne, elle se lève quelquefois, mais ne paraît pas chanter. Au dernier hymne, elle écoute debout. Au moment de la quête, elle ne donne rien. Le chant terminé, elle descend la nef et disparaît. Immédiatement après la bénédiction, M. Stead se rend en hâte à la station du chemin de fer, supposant que cette dame, qui habite Beyswater, à 27 minutes, s'est empressée de regagner son logis. Il regarde dans toutes les voitures, il surveille les derniers arrivants ; elle n'y est pas. Il retourne à l'église, avec la pensée qu'elle est peut-être restée à la salle de prière ; même déception. Nouvelle course inutile à la gare. Que s'est-il donc passé? Le lendemain, il lui fait une visite. Il apprend de la gouvernante, de la femme de chambre, d'une de ses parentes et d'elle-même qu'elle n'a pas du tout quitté sa maison, la veille, étant profondément endormie, à l'heure du culte, sous l'influence d'un narcotique ordonné par le docteur. M. Stead a-t-il eu une hallucination ? L'image de cette personne s'est-elle projetée de son cerveau à la place où il l'avait vue d'autres fois ? Trois de ses enfants l'ont aperçue aussi, ainsi qu'un ami ; ont-ils été hallucinés ? Mais que dire du pasteur K. L. qui certifie par écrit l'avoir remarquée à cette même place, vêtue de noir, alors qu'un dimanche précédent il l'avait vue en robe de couleur, sans la connaître et la trouvant un peu singulière ? Un diacre et quatre autres personnes qui ne la connaissaient pas davantage fournissent le même témoignage, en s'accordant sur les détails. L'image de cette dame n'était pas dans leur subconscient pour s'extérioriser de la sorte en une impression purement subjective. Il a donc fallu que, pendant le sommeil, quelque chose d'elle, ayant l'apparence du corps matériel, se soit détaché pour se montrer à des gens dont la plupart ignoraient son existence.

Nous avons pris ce cas parmi beaucoup d'autres non moins surprenants et appuyés sur des attestations bien motivées. Ici, comme dans les cas susmentionnés de cryptomnésie, de clairvoyance, de psychométrie, nous voyons en œuvre des facultés supranormales qui sont en nous, ordinairement inactives, produisant des effets d'espèces différentes et à divers degrés de développement, ainsi qu'il arrive pour les facultés normales. Chez des individus extraordinaires, elles se manifestent par des phénomènes prodigieux ; chez d'autres beaucoup moins remarquables, elles ne se révèlent que par de faibles essais ; chez tous, elles ont un caractère d'intermittence, sans qu'on puisse assigner la cause de cette discontinuité qui les classe dans les sciences d'observation et non dans celles d'expérimentation.

Quoi qu'il en soit les phénomènes que nous avons signalés s'expliquent uniquement par le jeu de ces facultés latentes ; inutile de recourir à l'intervention de personnalités invisibles et le spiritisme n'y trouve aucun

argument en sa faveur. Heureusement pour lui, nous en examinerons d'autres aussi nombreux et non moins prouvés qui le mettent en très bonne posture, malgré l'opposition des partisans du subconscient.

(*A suivre.*) ALFRED BÉNÉZECH.

La loi de progrès

Depuis un siècle et demi environ bien des gens admettent qu'il y a une loi de progrès emportant le monde vers un avenir meilleur. Mais cette loi est encore toute intuitive et non démontrée, supposée plutôt que prouvée. On s'appuie sur des faits qui ne peuvent convaincre et on ignore la cause qui agit. On croit par un acte de foi, sans toutefois se rendre compte qu'on ne donne aucune raison satisfaisante de cette croyance, répandue plutôt chez les rationalistes que chez les personnes religieuses.

Ne serait-ce pas une illusion?

Nous sommes naturellement portés à nous croire supérieurs, chacun de nous à son voisin ou à ceux avec qui il peut se comparer, la génération actuelle aux précédentes, les vieux aux jeunes et les jeunes aux vieux. On vante le temps où l'on vit aux dépens des temps passés, comme on estime ses idées meilleures que celles d'autrui et son parti plus raisonnable que les autres. On aperçoit facilement la paille chez autrui et difficilement la poutre chez soi. Cette tendance est-elle tout à fait étrangère à la croyance en une marche ascendante de l'humanité? N'en serait-elle pas le fondement?

La grande prospérité qui n'a cessé de se développer pendant la période d'éclosion de cette idée n'a-t-elle pas contribué à la faire naître? Et cette prospérité n'est-elle pas un accident plutôt que l'effet d'une loi? Il aura suffi de quelques années de guerre pour l'enrayer et nous ramener aux privations d'autrefois. Et puis, le véritable progrès n'est-il pas dans la moralité? Et la criminalité a augmenté en proportion du bien-être. La guerre actuelle est-elle moins atroce et moins meurtrière que les guerres des temps passés?

Les inventions ne profitent pas seulement à la génération qui les voit éclore, mais aussi aux suivantes. Cependant elles ne sont pas toutes bonnes ; et les mauvaises se transmettent aussi. Les engins destructeurs n'ont-ils pas au moins autant progressé que les engins producteurs. L'armement actuel est supérieur à celui d'autrefois, mais comme moyen destructeur. Est-ce un bien? Les idées se propagent bien plus facilement,

mais la corruption en profite autant que la moralisation. Nos besoins sont mieux et plus facilement satisfaits ; mais ils ont augmenté ; en sommes nous plus heureux? Surtout plus honnêtes? Il y a transformation mais y a t-il amélioration?

A des époques différentes, sur divers points du globe, se sont développées des civilisations parvenues, à la fin, à un degré très avancé. Comment se fait-il qu'au lieu de continuer leur marche progressive, ces mêmes pays et leurs habitants soient retombés dans la barbarie? On a vu certains arts se manifester parfois assez brusquement d'une manière tout à fait supérieure et revenir ensuite aussi rapidement à la médiocrité. Comment éclosent les grands hommes qui les ont illustrés et pourquoi ne font-ils pas école?

De tout cela ne se dégage pas une loi qui atteste l'ascension de notre planète. Cette loi peut exister, mais elle n'est pas trouvée, ou tout au moins appliquée aux faits et mise en évidence. Notre époque veut savoir le pourquoi et le comment de toutes choses ; on ne saurait lui en faire un grief, bien loin de là ; et le pourquoi et le comment de la loi de progrès ne nous sont pas donnés. Cette loi reste à l'état de croyance chez des gens qui font profession de n'en pas avoir.

Que deviendrait cette croyance au progrès si on lui adaptait l'idée de la réincarnation professée par les spirites? Immédiatement tout s'explique ; le pourquoi et le comment qui font défaut sont trouvés ; le progrès résulte de ce que l'homme apporte dans chaque existence ses acquis, bons ou mauvais, des existences précédentes ; et cela rend compte de tous les cas, explique tous les faits. A l'intuition se joint la compréhension ; la raison des évènements apparaît ; ce n'est plus la foi qui dicte, c'est l'intelligence qui saisit.

La réincarnation peut être envisagée à deux points de vue différents : comme réalité et comme hypothèse explicative. Bien des faits d'ordres divers et se contrôlant l'un pour l'autre témoignent en faveur de sa réalité mais ce n'est pas le côté que nous voulons étudier ; l'hypothèse nous paraît pour le moins aussi intéressante et de nature à satisfaire des aspirations d'un autre caractère. De tout temps la recherche de la vérité a captivé les esprits cultivés, mais elle est difficile à saisir et toujours incertaine. Notre époque manifeste une tendance particulière. Celle de rattacher les faits à leur cause, de saisir par le raisonnement la relation qui les unit, d'avoir une théorie qui en rende compte. L'expérience a démontré que cette voie est la bonne et qu'une théorie, même fausse, c'est-à-dire ne correspondant pas à la réalité, peut rendre de grands services ; témoins celle de l'atome en chimie et celle des deux électricités en physique.

La valeur d'un système dépend de l'étendue et de la variété des faits auxquels il s'applique. Il est stérile s'il est limité à une seule espèce, celle que l'on veut expliquer. Il en est ainsi pour l'éther. Mais tel ne paraît pas être le cas pour l'hypothèse des existences successives d'un même esprit ; elle nous semble susceptible d'une grande extension comme nous l'allons voir.

Nous l'invoquons pour rendre compte de l'idée de progrès et des faits sur lesquels elle repose. Mais elle s'adapte aussi bien aux divers cas d'hérédité qu'aucune hypothèse satisfaisante ne relie entre eux. Elle explique aussi les différences d'aptitude de chacun de nous, des enfants issus des mêmes parents et de leur dissemblance avec le père et la mère. Chacun a sa personnalité propre que ses vies antérieures ont formée.

Les caractères communs, malgré le fond différent, que l'on observe entre les membres d'une même famille, entre les habitants d'un même village, d'une même province, d'une même nation, entre individus d'une même race n'échappent pas à la loi. « Qui se ressemble, s'assemble », dit un proverbe. Le groupement se fait ou se maintient en reprenant l'existence terrestre.

Seule elle peut faire comprendre la possibilité et le jeu d'une justice immanente qui distribue à chacun la récompense ou la punition de ses actes ; elle nous donne la raison de ce que nous sommes portés à appeler les injustices du sort. Si dans le cours d'une même vie, la faute n'est pas suivie d'expiation, elle le sera dans les vies suivantes sans que quiconque puisse se soustraire au juste châtiment qu'il a mérité. Guillaume peut ne pas tomber en démence avant la fin de ses jours, mais avoir ,dans une nouvelle existence. pour trône, le cabanon des fous et pour palais, un asile d'aliénés.

A ce point de vue elle peut fournir une base solide et rationnelle à la morale en mettant en évidence la responsabilité individuelle et l'impossibilité de s'y soustraire. Cette base fait trop défaut depuis que la religion et la foi sont battues en brèche. Personne ne peut contester l'utilité de bien faire, mais ceux qui en traitent sont fort embarrassés pour le démontrer. Ils ne le seraient pas dans l'hypothèse que l'avenir de chacun de nous est déterminé par la manière dont nous nous conduisons dans le présent, et que cet avenir ainsi déterminé peut embrasser plusieurs existences terrestres.

Bornée aux divers sujets que nous venons d'énumérer, l'hypothèse de la pluralité des existences serait déjà féconde ; mais elle nous paraît susceptible d'une extension à laquelle on n'a guère songé. Il y a de grandes probabilités pour que notre planète ne soit pas le seul monde habité ; des savants se demandent même par quel moyen on pourrait

communiquer avec d'autres astres. Tout ce qui peut nous renseigner sur la vie dans ceux-ci présente de l'intérêt. Or, l'hypothèse dont nous nous occupons peut être mise à contribution en l'appliquant à certains faits, qui sont restés jusqu'à ce jour inexpliqués.

A certaines époques sont apparus dans les divers domaines de l'art, en architecture, en peinture, en sculpture, etc., etc., des hommes supérieurs, de grands génies qui n'ont été formés à aucune école et qui n'ont pas dressé des élèves pouvant les égaler. Il est admis qu'il n'y a pas de science infuse, que tout ce qu'on sait, on l'a appris. Et l'état antérieur des arts ne semble pas avoir pu préparer les génies qui les ont illustrés. Mais on peut admettre qu'ils l'ont été dans une autre planète où ces mêmes arts seraient plus avancés que sur la nôtre. Le raisonnement peut s'appliquer également à ces calculateurs prodiges tels, qu'Inaudi, Manganello, etc. Il nous fera concevoir à quel degré de supériorité est déjà parvenue l'intelligence sur des astres autres que la Terre. Ce sera un renseignement utile sur ces mondes qui nous intriguent et il ne nuira à aucun autre moyen d'investigation.

Mais ce ne sera pas encore tout car nous comprendrons, en même temps que l'harmonie de l'Univers et les échanges intelligents qui y ont lieu, comment le progrès sur terre peut être grandement influencé par des esprits venant d'ailleurs et prenant place momentanément parmi nous. Nous aurons, dans tous les cas, rattaché les effets à une cause logique, satisfait notre besoin de comprendre, et, peut être, découvert, en l'appliquant, une loi importante de la nature.

EDOUARD GUIBAL.

Explications nécessaires

En commençant les quelques lignes qui ont paru dans le dernier numéro de la *Revue* sous ce titre : *L'Heure des Jésuites*, nous avions écrit que *nous pouvions nous dispenser* de répondre à certaines attaques venimeuses dont notre Œuvre était l'objet. Un typographe distrait a imprimé que *nous* NE *pouvions nous dispenser* de répondre. Il a peut-être obéi, à son insu, à une intervention occulte, car nous reconnaissons aujourd'hui qu'il avait parfaitement raison.

De nombreux amis nous ont, de leur côté, fait remarquer qu'il ne suffit pas toujours de traiter par le mépris certaines entreprises, et que notre devoir est de démasquer les faux spirites, de faire connaître les

fourbes, de confondre les calomniateurs, afin de les réduire à l'impuissance dans leur abominable travail de discorde et de désorganisation.

Nous allons donc nous expliquer une fois pour toutes, de manière à n'avoir plus à y revenir, car c'est une assez répugnante besogne d'avoir à remuer certaines ordures, et nous avons quelque peine à surmonter notre dégoût. Mais puisque c'est une mesure de salubrité qui s'impose, une précaution indispensable qu'il faut prendre dans l'intérêt de la cause, nous ne pouvons, quoi qu'il nous en coûte, nous soustraire à notre devoir et nous allons l'accomplir.

Au commencement de l'année, nous avions annoncé que, pour donner suite à un projet conçu par Allan Kardec, projet qui avait été la principale préoccupation des dernières années de la vie terrestre du maître, un *Comité Central* allait être constitué, qui aurait pour but de grouper toutes les forces spirites françaises, afin de réaliser *l'union* qui doit assurer le triomphe final.

Depuis ce moment, comme sur un mot d'ordre parti de toutes les Jésuitières, la campagne contre le spiritisme a redoublé de violence, de mauvaise foi, et un pître a été spécialement engagé pour aller débiter de ville en ville, sur des scènes qu'il discrédite, les plus grotesques et les plus indignes boniments.

On comprend la terreur qu'inspire, à tous les esprits rétrogrades, l'organisation d'une *direction unique*, qui donnerait au Spiritisme une force redoutable, et lui imprimerait un irrésistible mouvement en avant.

Dans notre numéro du mois de *mai*, nous annoncions que le *Comité central* dont nous avions parlé était complètement constitué et que, composé des hommes les plus en vue, les plus autorisés par leurs lumières, leur science ou leur sagesse, il entrerait en fonction dès que les événements que nous traversons le permettraient. Et en terminant nous disions :

« On ne peut s'occuper en ce moment que du salut de la Patrie ; « mais la France délivrée, le *Comité central* pourra se réunir, et *l'Union « Fraternelle* projetée par Allan Kardec sera réalisée enfin.

« Courage donc et confiance ! Que les rangs se resserrent dans nos « groupes spirites, autant que le permettent les vides laissés par ceux « qui nous ont précédé dans l'Au-delà, ou qui luttent encore sur le « front. Tout est prêt, c'est la victoire de nos armées qui doit donner le « signal de la réunion du *Comité central*. Ce sera un beau jour pour notre « chère Patrie, et le commencement d'une ère nouvelle qui verra res« plendir notre doctrine sur le monde entier. »

A peu près au même moment, un prétendu Comité que l'on disait composé de chercheurs, de savants, de conférenciers et d'écrivains,

lançait une circulaire faisant appel à une « collectivité nombreuse de petits souscripteurs » pour la création d'une association sous la forme d'une *commandite par actions*. Cette association devait avoir pour but l'étude des phénomènes psychiques et l'avancement des idées spiritualistes. Toutes les fonctions devaient y être HONORIFIQUES, A L'EXCEPTION de celles que le gérant chargé de la partie administrative et COMMERCIALE de L'ENTREPRISE se réservait.

Cet excès de... modestie (!), ce renoncement, de la part du promoteur de l'affaire, à tout ... ce qui était HONORIFIQUE, aurait peut-être été mieux apprécié si, en faisant appel à la confiance (et à la bourse) de la clientèle qui était visée, on avait cité les noms des SAVANTS, des hommes de science de qui l'on se recommandait. On aurait bien, probablement, découvert un CHERCHEUR dans toute cette affaire, mais cela n'aurait sans doute pas paru suffisant.

Quoi qu'il en soit, en même temps qu'une AFFAIRE COMMERCIALE, c'était, on l'avouait, une CROISADE que l'on entreprenait !

Et contre qui était dirigée cette CROISADE ?

Il n'était pas difficile de comprendre que, pendant que la bande du pitre conférencier opérait de son côté, les nouveaux *croisés*, par des moyens différents, mais tendant au même but, allaient partir en guerre contre le *Comité Central* que nous avions annoncé, et, en cherchant à mettre la division parmi ses membres, en semant parmi eux la méfiance, s'efforcer d'en amener la dissolution avant même qu'il fut publiquement constitué. C'est un procédé classique parmi les disciples de Loyola. Le comble de l'habileté eût été alors de remplacer ce Comité par un autre, composé pour la plus grande partie de fins compères qui auraient mené la barque tout droit sur les écueils, pour la plus grande joie de la Compagnie de Jésus ! On y avait pensé, mais quelques hommes de valeur à qui on avait osé faire des propositions, avaient éconduit sans façon les solliciteurs.

Un journal avait cependant consenti à prêter son concours à la honteuse manœuvre. Il avait emporté sous ses plis, à l'adresse de ses lecteurs, la circulaire dont nous avons parlé, et d'ailleurs, un article qu'il publiait en première page, ne pouvait laisser aucun doute sur sa complicité.

C'est ici que l'infectante besogne que nous avons à accomplir, devient plus particulièrement pénible. L'article n'était pas signé. L'auteur s'était intrépidement caché derrière l'anonymat, pour insulter impunément toute une catégorie de spirites dont le désintéressement, le dévouement à la Cause et l'honorabilité sont au-dessus de tout soupçon. Et dans la hâte qu'il a de voir tomber enfin les écus dans son escarcelle, il ne veut pas attendre une heure de plus la réalisation de ses projets :

— « On se bat là-bas » — écrit-il avec un impudent cynisme — « mais « nous jouissons ici d'un calme relatif. Hâtons-nous de le mettre « A PROFIT. »

Ce PROFITEUR a peur de manquer son coup !

On se bat, là-bas ! Mais *là-bas* .. c'est si loin ! Pendant ce temps-là, pourquoi ne ferions-nous pas, ici, nos petites affaires ?

Et dans sa terreur de voir lui échapper le butin convoité, ce bon français, cet ardent patriote, prévoit la « guerre des rues » et « des cataclysmes civils » succédant aux opérations militaires. Il pousse des appels désespérés, et il s'écrie :

« Dit-on à celui qui a faim d'attendre ? »

Et dans sa rage de ne pouvoir donner immédiatement satisfaction à son formidable appétit, il ajoute :

« Les spirites amateurs qui mettent leurs écus et leurs plaisirs avant « la doctrine, resteront en arrière comme toujours ; ils se déroberont, « ils ne seront pas à la hauteur d'un effort généreux. Ceux-là sont des « entraves, des fuyards, des non-valeurs... Les indécis sont la graine « de défection, les tièdes deviennent des déserteurs, les égoïstes four- « nissent les traîtres. »

Comme, à certain passage de sa virulente diatribe, l'auteur allait jusqu'à parler de lâcheté, nous avons essayé de savoir quel visage grimaçant de peur et de haine pouvait se cacher sous le masque dont il était couvert.

Nous nous sommes adressés au directeur du journal dont nous avions pensé un moment que la bonne foi avait pu être surprise.

Il nous a répondu d'abord que nous n'étions pas visés. C'est pourtant bien la *Revue* qui a annoncé comme devant avoir lieu dès la fin de la guerre, la réunion à Paris du *Comité Central*.

Puis, comme nous insistions, il nous a déclaré que *pour nous donner satisfaction*, il avait rompu avec l'auteur de l'article. Ce n'était pas ce que nous lui avions demandé, et il persistait obstinément dans son refus de nous faire connaître le nom.

Etait-ce une dame bien pensante? Quelque conférencier de rencontre, un famélique plumitif, un pornographe, un séminariste ou un *engagé*... conditionnel ?

Le secret était bien gardé !

Serré de près, le malheureux finit par nous dire que *si nous voulions ce serait lui* !

Le grand âge de notre interlocuteur nous interdisait de lui faire supporter jusqu'au bout les conséquences de sa responsabilité. Nous lui épargnerons même les reproches sous lesquels il nous aurait été trop

facile de l'accabler. Ce qui lui reste de conscience lui fera sentir suffisamment le poids du remords qu'une aussi noire ingratitude peut laisser. Mais que penser du triste sire qui, son coup fait, se sauve à toutes jambes, suant la peur, tremblant d'être reconnu, et laissant un vieillard se débrouiller avec ceux qui lui demandent compte de la mauvaise action dont lui l'insulteur masqué est l'abominable auteur !

Le directeur de la fameuse feuille où tout le monde est invisible lorsqu'il s'agit de se montrer, nous avait écrit que son rédacteur *fuyard* devait lui succéder à la direction du journal qu'il allait abandonner bientôt. Puis, quelques jours après, s'apercevant (trop tard), de son... imprudence, il nous faisait savoir que ce ne serait pas *celui-là* mais *un autre* qui lui succéderait !

Nous comprenons parfaitement ce que tout cela signifie. Mais le sycophante aux pieds agiles peut se rassurer : Nous nous déclarons incapables de le suivre à la course et nous considérons l'incident comme clos. Seulement, qu'il ne se fasse pas un seul instant illusion ; personne, dans le monde spirite, ne sera sa dupe. Il pourra étaler son nom en tête de son journal quand il en aura pris la direction ; nous faire bassement insulter par ses reptiles ; nous mépriserons tout ce vilain monde, nos frères et sœurs spirites veilleront sur leur porte-monnaie, et... tout ayant été dit, nous laisserons les reptiles s'agiter inutilement dans leurs dernières convulsions.

KERMARIO.

N. B. — Jusqu'au dernier moment, nous avons voulu espérer que, après un mois de lutte avec sa conscience, le seul personnage que nous ayons pu joindre dans cette triste affaire, pris d'un remords tardif, ferait paraître, dans son journal, quelques lignes de regret au sujet des choses ignobles qu'il y avait laissé insérer.

Quelle erreur était la nôtre !

Nous venons de lire le dernier numéro que nous attendions du journal *Le Monde invisible*, puisque c'est bien de cette feuille qu'il s'agit. Et nous y voyons, au contraire de ce que nous avions espéré, que le digne chef de la bande des insulteurs masqués A ENGAGÉ un nouveau collaborateur qui, paraît-il, s'appelle ARGUS, et qu'il présente comme un CINGLANT personnage, avec lequel les spirites qui pourraient se mettre en travers de ses projets auront à compter bientôt.

Quant à celui-ci, du moins, nous ne nous trompions pas. (Voir le *Dictionnaire Universel* de La Châtre, à l'article ARGUS — *Zoologie* —). Nous le laisserons se débattre comme les autres dans sa rageuse impuissance ; il n'y aura rien de changé dans le parti que nous avons pris. Mais ce

dernier trait qui nous prouve que le directeur de la feuille des insulteurs anonymes ENGAGEAIT un nouvel acolyte au moment même où il nous prodiguait les plus chaleureuses protestations d'amitié, montre mieux que tout, peut-être, le caractère de cette étrange association, et le but qu'elle poursuit. K.

PAUL GRENDEL

La fille du docteur Leclerc de Metz est décédée à Lille l'an dernier, à l'âge de 77 ans. Sous le nom de *Paul Grendel* elle écrivit un grand nombre d'œuvres et de romans spirites.

Son père, médecin principal en chef de l'armée était un savant qui initia sa fille aux travaux d'anthropologie dans les plus grands hôpitaux de France et d'Algérie ; elle aida à disséquer une variété d'ophidiens acquise par le musée de Lille qui renferme encore de nombreuses pièces de tératologie humaine préparées par Julia Leclerc à l'âge de vingt ans.

Le climat de l'Algérie facilitait ces travaux, et les inspecteurs du Conseil de santé du ministère et les ministres mêmes, visitaient et admiraient ces travailleurs dans leurs laboratoires. Dans l'intervalle des dissections, cette savante prit des leçons de langue de la fille d'un médecin-major et le soir toutes deux s'en furent au bal chez les autorités de l'Algérie. Dans ces réunions, Julia Leclerc connut les généraux de la guerre d'Italie, du Mexique et de 1870 ; et comme son père était veuf, elle dût faire acte de maîtresse de maison lors des réceptions.

Le docteur Leclerc fut nommé médecin principal en chef à Lille, et l'hôpital militaire ayant besoin d'aides, c'est ainsi que le docteur Bécour entra dans cet hôpital après concours, et épousa la fille de son chef.

On ne parlait guère du Spiritisme il y a cinquante ans, mais les époux ne craignaient pas de dévoiler les phénomènes si curieux qui débutent par la *table qui répond*, pour finir par *l'apparition qui s'incarne*.

Après avoir disséqué la doctrine philosophique corolaire du Spiritisme, Mme Bécour, sous le pseudonyme de Paul Grendel, écrivit de nombreux ouvrages qui se sont propagés. Ses livres ont été lus par toutes les femmes intelligentes en raison des soutiens moraux qu'ils procurent par l'honnêteté des principes de l'auteur, et par les phénomènes si étranges et si curieux que la pratique démontre.

Sous forme de roman, les œuvres de Paul Grendel sont plus attachantes ; elles ne sont pas un froid récit d'évènements, car la forme

romantique, avec son cadre de personnages, fait vivre et mieux comprendre les types que l'auteur met en scène et qu'elle a connus.

Les écrivains, en général, qui font la morale au public, ne la mettent pas souvent en pratique. Paul Grendel joignit l'action à la parole et au livre, en fondant : *l'Œuvre des mères abandonnées*, qui devint populaire dans la grande ville de Lille, soutenue qu'elle fût par les administrations : mairie, bureau de bienfaisance, préfet, députés, sénateurs, ministres, que Paul Grendel sollicitait sans crainte.

Son œuvre vit par un groupe d'amis, et par ses livres que le docteur Bécour liquidera au profit de cette œuvre.

Les chefs du parquet la nommèrent inspectrice des prisons ; là encore sa morale en dehors de tout culte plut à ces femmes et à ces filles dévoyées ; elle apaisait leurs ressentiments et semait le repentir; sa parole était prenante.

Pendant dix ans elle écrivit au *Progrès du Nord* en faveur du Féminisme, et si elle soutint les faibles, elle osa dire la vérité aux forts, et fut inspirée à tel point que jamais un journal adverse, en politique, en religion ou en sociologie ne l'attaqua.

Les nombreuses lettres et visites de femmes malheureuses font foi de sa valeur morale. Elle consolait et trouvait le moyen honnête de juger les différents, d'apaiser les colères et de réunir les époux désunis.

« Les littérateurs ne sont pas dignes d'écrire si leurs livres ne soutiennent pas les mœurs défaillantes », dit-elle, et elle possédait une sûreté de jugement remarquable ; elle eût fait un excellent juge de paix, disait d'elle M. de Montluc avocat à la Cour d'appel.

Dans chacune de ses œuvres, elle donne une leçon plus ou moins voilée, dont les lecteurs peuvent prendre leur profit.

On doit la croire, lorsqu'elle entremêle, dans ses troublants récits, des étranges phénomènes spirites ; c'est qu'elle les a observés, bien vus et analysés.

Elle a assisté aux séances remarquables des plus célèbres médiums de l'époque, et elle reçut des invitations parce que l'on savait qu'elle écrivait avec pondération et conscience. Les auteurs lui envoyaient leurs œuvres et elle connut les savants notoires qui patronnaient les livres spirites.

Le ministère de l'instruction publique a autorisé quelques-uns des ouvrages de Paul Grendel comme livres de lecture dans les écoles, et le département en a distribué un grand nombre, destinés aux enfants comme livres de prix.

Des sociétés littéraires et la Société d'encouragement au bien ont

délivré des médailles d'or et d'argent à quelques-uns de ses livres. Voici la liste des principaux :

Voix lointaines, *Blidie*, *Elfa*, *Une heure d'oubli*, *Princesse Violette*, *Famille Desquiens*, *Geneviève et Michel*, *Trousseau de la poupée*.

Beaucoup de volumes sont épuisés ou sont en pays occupé.

A. DE MONTFORT.

Preuves nouvelles de la réalité des incorporations

Malgré l'état déplorable de sa vue qui confine à la cécité, l'abbé J.-A. Petit n'en continue pas moins ses études spirites, à l'aide de médiums écrivains, auditifs et à incorporations.

Au cours de l'une de ses séances, il se produisit, vers Pâques, un fait dont l'importance n'échappera à personne.

Une Entité, parlant des origines chrétiennes, s'exprima, dès les premiers mots, avec une autorité qui frappa les assistants, et signala les points principaux ou les Eglises avaient faussé l'enseignement primitif pour figer l'idéal chrétien dans des formules étroites, et avaient ainsi travesti l'enseignement divin. Son langage était clair et énergique. Les assistants subissaient involontairement l'ascendant de cet Invisible qui refusait de dire son nom. C'était un personnage auguste des temps apostoliques ; on ne le sut que vers la fin.

Pour s'assurer que cet Invisible était bien Juif, l'abbé lui demanda le sens de l'exclamation : *Eli, Eli, lamma sabachtani*. Il répondit :

— « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? »

— Vous n'y êtes pas, saint homme, mais pas du tout ! Le verbe *sabacht*, dans tous les dictionnaires anciens et modernes signifie *immoler* et non *abandonner*.

L'Invisible expliqua alors que, dans l'exclamation du Christ figurait une aspiration gutturale, le *aïn*, qui, n'ayant pas d'équilent en grec ni en latin, n'avait pu être reproduite. Son omission avait rendu la transcription fautive et fait prendre ainsi un verbe pour un autre.

Une telle dissertation, qui dura longtemps, est une preuve de la réalité de l'incorporation. Jamais une femme de la campagne ne connaissant que le français, n'aurait pu soutenir une pareille discussion.

Correspondance posthume d'Allan Kardec

Nous donnons ici le discours prononcé par le docteur Chauvet dans la séance d'installation de la Société spirite de Tours, discours auquel Allan Kardec fait allusion dans les lettres ci-dessous et qui a été inséré dans la *Revue Spirite* de février 1863.

Cercle Spirite de Tours

Discours prononcé par le Président dans la séance d'installation

Mardi, 12 novembre 1862.

MESSIEURS,

« Je dois tout d'abord remercier les Esprits protecteurs de notre petite société naissante d'avoir bien voulu me désigner à vous pour la présidence ; je tâcherai de justifier ce choix qui m'honore, en veillant scrupuleusement à ce que les travaux de nos réunions aient toujours un caractère sérieux et moral, but que nous ne devons jamais perdre de vue, sous peine de nous exposer à bien des déceptions.

Que venons-nous chercher ici, Messieurs, loin du bruit des affaires mondaines? La science de nos destinées. Oui, tous tant que nous sommes dans cette modeste enceinte qui s'agrandira, qui s'élèvera je l'espère par la grandeur et la hauteur du but que nous poursuivons, nous cédons au désir bien naturel de déchirer le voile épais qui cache aux pauvres humains le redoutable mystère de la mort ; et de savoir s'il est vrai, comme l'enseigne une fausse science et comme le croient, hélas ! tant de malheureux esprits égarés, que la tombe ferme le livre des destinées de l'homme.

Je sais bien que Dieu a placé dans le cœur de chacun un flambeau destiné à éclairer ses pas à travers les rudes sentiers de la vie : *la raison* ; et une balance propre à peser toutes choses selon leur exacte valeur : *la justice* ; mais quand la vive et pure lumière de ce flambeau directeur, de plus en plus affaiblie par le souffle impur des passions perverties, est sur le point de s'éteindre ; quand cette balance de la justice a été faussée par l'erreur et le mensonge ; quand le chancre du matérialisme, après avoir tout eu à lui, jusqu'aux religions, menace de tout dévorer, il faut bien que le juge suprême vienne enfin, par des prodiges de sa toute puissance, par des manifestations insolites, capables de frapper violemment l'attention, redresser les voies de l'humanité et la retirer de l'abîme.

Au point de dégradation morale où sont tombées les sociétés modernes, sous l'influence des fausses et pernicieuses doctrines tolérées, sinon encouragées, par ceux-là même qui ont mission spéciale de les réprimer ; au milieu de cet indifférentisme général pour tout ce qui n'est pas matière, de ce sensualisme outré, exclusif, de cette fureur inconnue jusqu'à nous, d'enrichissement à tout prix, de ce culte effréné du veau d'or de cette passion désordonnée du lucre qui engendre l'égoïsme, glace tous les cœurs en faussant toutes les intelligences, et tend à la dissolution des liens sociaux, les communications d'outre-tombe peuvent être

considérées comme *une révélation divine*, devenue *nécessaire* au rappel à l'ordre de la part de la Providence qui ne peut pas laisser périr sans secours sa créature de prédilection. Et, à la rapidité avec laquelle se répandent sur tous les points du globe les enseignements de la doctrine spirite, il est facile de prévoir que l'heure approche où l'humanité, après un temps d'arrêt, va franchir une nouvelle étape, subir une nouvelle phase de développement dans sa progression intermittente à travers les siècles.

Quant à nous, Messieurs, remercions la Providence d'avoir daigné nous choisir pour répandre et faire fructifier sur ce petit coin de terre la semence spirite et coopérer ainsi, dans la mesure de nos forces, à la grande œuvre de régénération morale qui se prépare.

Je m'occupe en ce moment à propos d'une question médicale quelques-uns d'entre vous le savent, d'un travail philosophique important où j'essaye d'expliquer rationnellement les phénomènes physiologiques du Spiritisme, et de les rattacher à la philosophie générale. Avant de publier ce travail essentiellemene antimatérialiste, qui n'est guère du reste encore qu'une ébauche, je me propose de vous le communiquer pour prendre votre avis sur l'opportunité de soumettre à l'approbation des Esprits élevés qui veulent bien nous assister, les principaux points de doctrine qu'il renferme. Nous pourrions trouver là, d'ailleurs, toutes préparées et méthodiquement disposées d'avance, la plupart des questions qui doivent faire le sujet de nos entretiens spirites.

Il ne faut jamais perdre de vue, Mess eurs, le but essentiel du Spiritisme qui est la destruction du matérialisme par la preuve expérimentale de la survivance de l'âme humaine. Si les morts répondent à notre appel, s'ils viennent se mettre en communication avec nous, c'est qu'évidemment ils ne sont pas tout à fait morts ; c'est que le dernier râle de l'agonie n'a pas marqué pour eux le terme définitif de leur existence. Tous les sermons du monde ne valent pas à cet égard un argument comme celui-là.

C'est pourquoi il est de notre devoir, à nous croyants, de répandre la lumière autour de nous et de ne pas la tenir enfermée sous le boisseau, c'est-à-dire dans cette étroite enceinte qui doit au contraire, devenir par notre zèle un foyer rayonnant. Est-ce à dire que nous devions convier tout le monde à nos réunions, accueillir le premier venu qui manifeste la curiosité ne nous voir à l'œuvre, comme s'il s'agissait de voir opérer un prestigiditateur ?

Ce serait maladroitement exposer aux chances du ridicule la chose la plus sérieuse du monde et nous compromettre en même temps nous-mêmes. Mais toutes les fois qu'une personne dont nous n'aurons aucun motif de suspecter la bonne foi, et qui aura puisé dans la lecture des ouvrages spéciaux des notions sur le Spiritisme, désirera se rendre témoin des faits, nous devrons adhérer à sa demande ; seulement il sera bon de réglementer ces sortes d'admissions et de n'admettre à nos séances aucune personne étrangère sans que la Société consultée ait émis préalablement son avis à cet égard.

Messieurs, lorsqu'il y a deux ans à peine nous constations avec un de nos sociétaires, chez un ami commun, les phénomènes spirites de l'ordre mécanique et de l'ordre intellectuel les plus étonnants malgré l'évidence des faits dont nous étions témoins, malgré notre conviction profonde que ces manifestations extraordinaires se passaient en dehors des lois naturelles connues, nous osions à peine en faire timidement part à nos connaissances intimes, tant nous craignions que l'on mît en doute l'intégrité de notre raison. Le *Livre des Esprits* alors à peu près

inconnu à Tours, n'en était encore qu'à sa première ou, tout au plus, à sa deuxième édition à cette époque ; en un mot, il n'avait guère franchi les limites de la capitale. Eh bien, voyez donc quel immense progrès dans l'espace de trois ans ! Aujourd'hui le Spiritisme a pénétré partout, il a des adeptes dans tous les rangs de la Société ; des réunions, des groupes plus ou moins nombreux s'organisent dans toutes les villes, grandes ou petites, en attendant le tour des villages ; aujourd'hui les ouvrages spirites sont étalés chez tous les libraires, qui ont de la peine à satisfaire les demandes de leur clientèle, avide de s'initier aux grands mystères des évocations ; aujourd'hui enfin, le Spiritisme vulgarisé, connu de tous à un titre quelconque, n'est plus un épouvantail, un signe de réprobation ou de dédain, et nous pouvons hardiment sans crainte de passer pour fous, avouer le but de nos réunions ; nous pouvons défier la raillerie et le sarcasme et dire aux persifleurs : « *Avant de nous tourner en ridicule, veuillez du moins nous compter, sinon nous peser.* »

Quant à l'anathème d'un parti, nous apprécions trop sa faible portée pour nous en inquiéter. Ils disent que nous avons pactisé avec le *diable*, soit ; mais alors il faut convenir que les diables ne sont pas tous de trop mauvais diables. Notre vrai crime, à leurs yeux, c'est notre prétention, assurément fort légitime, de communiquer avec Dieu et ses saints sans leur intermédiaire obligé. Prouvons-leur que grâce aux enseignements de ceux qu'ils appellent *démons* nous comprenons la morale sublime de l'évangile, qui se résume dans l'amour de Dieu et de ses semblables, dans la charité universelle. Embrassons l'humanité toute entière, sans distinction de culte, de race, d'origine, et, à plus forte raison de famille de fortune et de condition sociale. Qu'ils sachent bien que notre Dieu à nous spirites, n'est pas un tyran cruel et vengeur qui punit un instant d'égarement par des tortures éternelles, mais un père bon et miséricordieux qui veille sur ses enfants égarés avec une sollicitude incessante, et cherche à les rapprocher de lui par une série d'épreuves destinées à les laver de toutes leurs souillures. N'est-il pas écrit : *que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion* !

Au surplus, nous nous réservons expressément, ici comme partout, les droits imprescriptibles de la raison qui doit tout dominer, tout juger en dernier ressort. Nous ne disons pas aux récalcitrants, en les conduisant au pied du bûcher : *Crois ou meurs*, mais *crois si ta raison le veut*.

Encore un mot, pour terminer, Messieurs, car je ne voudrais pas abuser de votre attention. L'institution de notre société n'ayant, ne pouvant avoir d'autre but que notre instruction et notre amélioration morale, nous devons écarter avec le plus grand soin de nos séances toute question se rattachant d'une manière directe ou indirecte, soit aux personnes, soit à la politique, soit aux intérêts matériels. *Etude de l'homme par rapport à ses destinées futures* tel est notre programme et nous ne devrons jamais nous en départir.

CHAUVET, *Docteur-médecin.*

L'Editeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.